

maux en devient une nouvelle source pour lui, et le désir, autant que la voix du devoir, lui fait envisager avec plaisir les chances d'une nouvelle campagne.

Vivant toujours dans l'avenir, sans goûter le présent, c'est ainsi que le navigateur traverse le bel âge, et se réveille, en quelque sorte sans en avoir joui. Heureux si, se repliant sur lui-même, il ne perçoit pas le sentiment douloureux de sa jeunesse flétrie et consumée dans les privations et les ennuis; si son expérience anticipée ne lui fait voir épuisées toutes les chances de plaisirs comme de peines, et s'il n'en résulte cet affreux vide de l'âme et ce dégoût de la vie qui mènent à la mélancolie et au suicide! Cette manie attaque surtout les individus doués de cette activité morale qui est le mobile des plus belles actions comme des plus funestes erreurs.

Telle est en abrégé l'histoire sentie ou non de la plupart des marins de profession; nous l'avons entièrement tracée d'après les observations qui nous sont propres, et qui sans doute se trouveront d'accord avec celles de la plupart de nos lecteurs.

Nous ne nous dissimulons pas tout ce que ces esquisses physiologiques de l'homme de mer peuvent laisser à désirer, mais elles sont du moins les plus complètes qu'on ait encore tracées, et, sous ce rapport, nous croyons avoir fait une chose utile à la science.



CHAPITRE VI.

DU CHIRURGIEN DE LA MARINE.

• Scientiâ et conscientiâ, •

Nous ne paraphaserons point ici l'inévitable aphorisme de Celse : *Sit juvenis, strenuus, audax*, etc. Ces qualités doivent être celles du chirurgien dans toutes les conditions possibles; nous ferons observer seulement qu'il en est quelques-unes qui, purement de convenance dans les situations ordinaires, sont d'une nécessité plus immédiate à l'officier de santé des vaisseaux. Pour ce qui est de l'énergie physique, d'assez peu d'importance pour l'homme dont on n'invoque que les talents, cette condition devient capitale dans une carrière semée de tant de fatigues et sujette à tant d'assauts destructeurs. Des dehors avantageux ne sont pas non plus sans influence à l'égard d'individus qui, tels que les matelots, se laissent assez facilement dominer par les apparences, et sont assez volontiers disposés à estimer l'homme doué des avantages qui constituent le genre de mérite dont ils font le plus de cas : la force unie au courage. Cette dernière qualité devient nécessaire, non-seulement pour porter le fer et le feu au sein des chairs palpitantes, mais encore pour affronter les hazards des combats et la fureur des éléments. L'industrie dans l'esprit est d'une absolue nécessité dans une infinité de

cas où le navigateur a besoin de toutes les ressources de son génie, pour suppléer aux objets qui peuvent lui manquer, soit dans les longues traversées, soit sur des plages arides et inhospitalières.

Le navigateur ne sauroit trop se pénétrer des immenses avantages qui découlent pour le voyageur d'une bonne éducation première: de solides études classiques, la connaissance des langues mortes et vivantes, facilitent singulièrement ses relations dans les pays étrangers. De bonnes notions en physique, en chimie, en histoire naturelle, lui procurent des ressources infinies dans leur application directe à son état, et des jouissances ineffables dans ses excursions sur les plages nouvelles et fécondes qu'il est appelé à parcourir. De cet ensemble de connaissances rejaillit sur lui un haut degré de considération de la part de ceux qui l'environnent, et auxquels, par cela même, il devient nécessaire.

Nous ne parlerons pas des études médicales proprement dites (*Voyez Enseignement*): un devoir de conscience lui commande assez d'avoir cultivé et de cultiver sans cesse la science qu'il professe, sous peine de se rendre réellement coupable de meurtre volontaire.

Les talents d'agrément, s'il est assez heureux pour en posséder, adouciront les ennuis d'une longue et fastidieuse navigation; ces talents le rendront agréable à ses commensaux et, dans les pays étrangers, lui ménageront toutes les jouissances qui naissent de la société, dont ils lui faciliteront l'accès. Les arts agréables ne messient point à l'homme grave: ils sont l'apanage de la sensibilité qui doit être la vertu dominante du médecin; le plus érudit des hommes de cette classe, l'illustre Haller, étoit à la fois bon poète et grand musicien.

Avant de mettre le pied sur le navire où son devoir l'appelle, le médecin de la marine doit posséder une connaissance détaillée des objets et des hommes qui vont s'offrir à son observation, sous peine de commettre à chaque instant de ces

bévues qui déverseraient du ridicule sur la gravité de sa personne, et l'on sait que le ridicule est mortel.

Revêtu de ces attributs, le médecin de la marine nous présente l'homme doué de tous les avantages qui font estimer et rechercher: instruit, laborieux et sensible, car cette dernière condition, avons-nous dit, est essentielle à celui qui se destine au soulagement de l'humanité, il possède à un haut degré, non-seulement l'amour de son état, mais encore celui de la carrière qu'il a volontairement embrassée; car il faut plus que de la volonté pour faire un marin. Il a le sentiment de la dignité de sa mission, quoiqu'il sache d'avance combien en font peu de cas des hommes irréflechis, ou incapables d'apprécier tout ce qu'elle a de respectable, bien que tous en sentent parfaitement l'utilité au moment de la douleur et du danger. Il connaît toute l'étendue des prérogatives et des ressources que lui donnent les réglemens et tout ce qu'il peut attendre de l'influence morale qu'il saura se créer au milieu des hommes avec lesquels il est appelé à vivre. Fort donc de son estime personnelle, et de l'importance de son ministère, nous allons le voir en rapport avec les compagnons de sa nouvelle carrière.

CHAPITRE VII.

RAPPORTS DU CHIRURGIEN AVEC LES MATELOTS.

« Nihil humani à me alienum puto. »
(Térence.)

Si quelque chose peut justifier l'usage où sont la plupart des officiers de rudoyer et de tutoyer les gens de l'équipage, c'est la nécessité de faire sentir à chaque instant toute la distance qui sépare celui qui commande de celui qui doit obéir; ce ton de supériorité comporte, d'ailleurs, un lachisme qui sert la rapidité du commandement, et quelque chose d'impératif qui peut hâter l'exécution. Mais entre le médecin et les hommes confiés à ses soins il n'existe point de nécessité semblable, et des relations de pure philanthropie réclament un langage et des manières empreints de douceur et de bonté. Il répugne d'ailleurs à l'homme bien élevé de tutoyer un étranger quel qu'il soit. Le matelot ne manque ni de tact ni de bon sens, et s'il estime volontiers l'officier qui le mène *militairement*, il sent très-bien que les attributions du médecin sont d'une toute autre nature. Il faut cependant savoir choisir la nuance entre la rudesse et l'humilité: si la première fait haïr, la seconde dispose au mépris, ou du moins exclut la confiance. Le ton du médecin doit être celui d'une politesse amicale, ouverte, franche et ferme;

son regard bienveillant doit appeler les aveux, le ton d'assurance et de consolation qui règne dans ses paroles doit fixer la confiance. S'il peut faire sentir quelquefois la supériorité que lui donne son rang d'officier, c'est lorsqu'on manque aux égards ou aux précautions qu'exige l'état des malades: La vivacité maintenue dans de justes bornes, ne fait alors qu'ajouter à l'estime qu'on lui porte, car on y découvre le mobile honorable qui le fait agir, et le matelot délinquant qui en est l'objet fait naturellement la réflexion que, s'il était à la place du patient, il serait bien aise qu'on prit aussi chaudement sa défense.

Beaucoup de matelots dissimulent long-temps leurs maux avant d'en faire l'aveu, soit par timidité, soit par point d'honneur, soit par crainte de la diète et des remèdes. Le médecin doit se faire une étude continuelle des physionomies, savoir discerner celles qui s'éloignent de l'état naturel, et les distinguer dans les groupes nombreux et confus; il doit aller au devant des confidences et les provoquer par des moyens de persuasion appropriés au caractère connu des hommes auxquels il s'adresse; car cette partie de la médecine morale, exploitée d'une manière judicieuse, peut prévenir bien des désastres. Il s'insinuera par la voie de la douceur et de la persuasion, dans la confiance de l'homme timide, mélancolique ou dominé par quelque sentiment de pudeur; il en imposera par la crainte des conséquences, à l'homme insouciant ou qui se roidit contre le mal; il emploiera le ton de l'autorité à l'égard de celui qui ne verra dans l'application des remèdes qu'une gênante privation de ses goûts et de ses appétits; dans tous les cas il présentera ses volontés comme dictées par l'intérêt qu'il leur porte, et il le prouvera par ses égards et son assiduité.

Les malades de toutes les classes sont, en général, très sensibles à la multiplicité des soins qu'on a pour eux. Il en

est cependant qui font exception : tels sont certains nostalgiques qui paraissent obsédés des visites du médecin. Autant il y aurait de faiblesse à se prêter à tous les caprices des malades, autant il serait blâmable de céder à leurs répugnances ; la ligne du bien est tracée par celle du devoir ; multipliez les visites à l'égard des malades dont l'état est grave ; non-seulement eux, mais encore tout l'équipage vous en sauront gré. Il faut voir avec quel respect s'ouvrent les rangs tumultueux *des matelots* devant les pas du médecin qui procède à ses pieuses fonctions ; et la nuit, lorsqu'armé d'un fanal, il rampe péniblement sous les hamacs, pour aller visiter un malheureux sur le lit de douleur, voyez avec quelle sollicitude chacun s'empresse de lui frayer sa route ; sa présence est le signal du silence et du recueillement. Chacun voudrait essuyer la sueur qui découle de son front, chacun s'empresse d'interroger l'expression de sa physionomie sévère ou rassurante.

Sachez interpréter le langage des yeux ; ceux-ci vous parlent lorsque la voix reste muette ; accompagnez vos soins de quelques paroles familières et consolantes ; sans toujours espérer d'être compris, justifiez, par quelques raisonnements à la portée du malade, les divers moyens qu'on veut opposer aux progrès de sa maladie : il vous saura gré de ce témoignage de confiance et finira par voir en vous un véritable ami, au lieu de l'homme payé pour l'empêcher de mourir. Écoutez ses réclamations avec bienveillance ; si elles sont mal fondées, faites-lui voir son erreur, ou représentez-lui les obstacles invincibles qui s'opposent à l'accomplissement de ses desirs. Ne placez pas toujours les bornes du bien possible dans les étroites concessions des réglemens : vos ressources, celles des officiers, du commandant lui-même, sont une mine que vous ne devez pas craindre d'exploiter ; on doit s'honorer de paraître importun dans de semblables circonstances,

et rarement les demandes présentées dans le but de l'humanité manquent leur effet sur des hommes généreux. Le potage le moins restaurant, offert dans la porcelaine ou l'argenterie, fait un effet prodigieux sur la santé du malade et sur le moral de l'équipage.

Lorsqu'au prix de tant de peines et de soins vous avez atteint le but de l'art et de vos desirs, vous recueillez la plus douce récompense que vous puissiez espérer de vos devoirs accomplis : un concert de bénédictions vous attend, et le faux-pont redira long-temps vos éloges. Alors tous les cœurs vous appartiendront, tous les bras vous seront dévoués et chacun s'empressera d'offrir au *major* le tribut de sa capacité, dans le petit cercle de ses attributions, et lorsqu'arrivera le terme de vos fonctions à bord du navire, l'époque de votre départ sera marqué par l'expression générale de la tristesse ; vous verrez arriver à la file ceux que vous avez soignés et qui viendront vous adresser l'expression de leur regret, en terminant par le vœu que celui qui vous succède puisse vous ressembler. Malheureux le médecin qui n'a jamais été l'objet d'une semblable sollicitude ! malheureux qui croirait qu'un triomphe de cette nature puisse être acheté trop cher au prix de tout son dévouement !

CHAPITRE VIII.

RAPPORTS DU CHIRURGIEN AVEC LES OFFICIERS.

« Nesciat irasci. »
(*Juvenal.*)

Par cela même qu'on ne sent le prix de la santé qu'après l'avoir perdue, on n'apprécie guère le mérite du médecin que lorsqu'on a besoin de son ministère, il suit de là que ses prérogatives lui sont parfois disputées en faveur des hommes dont l'importance et l'utilité sont plus immédiatement senties. Loin de nous l'idée d'introduire la zizanie entre gens destinés à vivre dans des rapports d'union et même d'attachement, mais il est de notre devoir d'engager les médecins à soutenir leurs droits avec la fermeté qui naît du sentiment de la justice et de leur dignité personnelle.

Les premiers points une fois réglés, le chirurgien-major se trouve à l'égard des officiers dans une situation assez avantageuse, si du moins ses qualités morales lui permettent d'en tirer tout l'avantage qu'il a lieu d'en espérer.

Revêtu d'attributions en quelque sorte isolées, affranchi par conséquent de tout lien de subordination directe autre que celle due au chef, et de ces tracasseries de rivalité d'où naît souvent la mésintelligence, il dépend de lui de contracter des liaisons de cordialité avec ceux qui lui présentent les con-

venances réciproques. Il lui sera même facile de se faire bien venir de tous, car chacun s'empressera de chercher auprès de lui les agréments d'une société polie dont ses loisirs lui permettront de faire les frais. Souvent on aura recours à ses lumières, car le médecin est de droit le conciliateur et le juge dans beaucoup de matières où l'étendue et la variété présumées de ses connaissances le rendent compétent. Enfin, la nature même de ses fonctions constitue une espèce de sacerdoce qui le rend dépositaire d'une infinité de confidences qui ouvrent la voie aux épanchements de l'âme, d'où naît insensiblement une solide amitié. Il faut, en effet, que le médecin soit malheureusement organisé, s'il ne compte bientôt beaucoup d'amis parmi ses nouveaux compagnons; mais cela tient, nous le répétons, à la règle de conduite qu'il saura suivre pour éviter d'une part l'excès de familiarité qui nuit à la considération, et de l'autre l'excès de morosité qui caractérise l'homme peu sociable.

Le médecin est, en général, le personnage officieux de l'état-major: c'est lui qu'on prétend ordinairement charger des détails de *gamelle*, tant à cause de ses loisirs, qu'en raison de ses connaissances hygiéniques et de son tact gastronomique; mais nous insisterons pour qu'il n'accepte qu'à son tour; la gestion des deniers communs est chose trop délicate pour qu'il s'expose bénévolement à des récriminations humiliantes: *la femme de César ne doit pas même être soupçonnée*. Sur ce point il invoquera donc la voie du sort. Il convient au médecin d'être aimable avec tout le monde, de ne point affecter un rigorisme déplacé, mais, tout en se montrant bon convive, il devra s'effacer au moment où la gâté pourrait dégénérer en orgie; dans aucun cas il ne doit sortir des limites de la décence.

Si, malgré la règle de conduite la mieux suivie, il s'élève quelquefois des nuages entre le chirurgien-major et les officiers, cela dérive souvent des circonstances que nous allons men-

tionner : par le fait de ses attributions à part , de même que par les qualités qui le distinguent , le médecin parvient souvent à l'intimité du capitaine. Appelé journellement auprès de lui par les obligations du service , il s'insinue promptement dans son estime , et même lorsqu'on n'a pas directement besoin de son ministère , l'habitude de le voir et ce besoin de société si naturel à l'homme , établissent une fréquence de relations d'autant plus franches qu'elles sont de part et d'autre dégagées de cette gêne mutuelle qui embarrasse le supérieur à l'égard de l'inférieur. Les confidences suivent de près ; c'est alors que le médecin devient dépositaire des soucis du commandement , des prédilections ou des antipathies bien ou mal fondées , et même des secrets officiels ; ici le rôle du confident devient délicat et semé d'écueils : passant successivement de l'intérieur des officiers dans celui du commandant , le médecin a recueilli des opinions , des aveux entre lesquels il importe d'empêcher la moindre confusion ; un moment d'oubli peut le faire passer là pour un délateur , ici pour un indiscret , et le perdre dans l'esprit de son chef ou de ses camarades. Sollicité de tous côtés , il doit se garder de céder à personne , mais sans affectation ; si le commandant provoquait l'exhibition des pensées de l'état-major , il ne faudrait répondre qu'autant que la vérité serait de nature à resserrer les liens mutuels , autrement on se retrancherait dans l'ignorance ; il faut agir de même à l'égard des officiers qui tenteraient de surprendre les secrets du commandant : taire la vérité n'est pas mentir. Il est cependant un cas où le silence serait coupable ; c'est celui où l'on porterait devant vous une accusation injuste ou calomnieuse ; si le défenseur de l'opprimé venait à déplaire , il en serait dédommagé par sa conscience.

Malgré les intentions les plus droites et la conduite la mieux ménagée , il arrive par fois que la faveur du médecin porte ombrage à l'état-major et provoque des haines ou de fâcheuses

récriminations ; il faut alors s'expliquer franchement , et si cela ne suffit pas , l'homme de cœur ne manque jamais des moyens de placer son honneur à l'abri des soupçons.

Une circonstance qui peint bien le caractère de l'homme égoïste et changeant , c'est la révolution qui s'opère dans les procédés de celui qui , naguère arrogant et malin , voit tout-à-coup naître des besoins dont la satisfaction dépend de l'être qu'il se plaisait à persécuter. Ce médecin dont hier on faisait si peu de cas , devient aujourd'hui l'homme indispensable qu'on cajole et qu'on flatte parce qu'il est survenu quelque dérangement dans cette santé qu'on croyait inaltérable.... Eh , messieurs , épargnez-vous tant de précautions : au moment où le devoir a parlé , les passions se taisent , les haines sont éteintes ; le malade n'est plus aux yeux du médecin que son semblable , un ami qu'il se trouve heureux de pouvoir secourir : c'est un bel hommage rendu à la probité de l'homme de l'art que ces vexations adressées à celui qui peut d'un instant à l'autre trouver l'occasion de se venger des dédains par l'indifférence !

Il est dans l'état-major un individu qui sympathise ordinairement très-bien avec le médecin , soit par similitude de goûts et d'éducation , soit par analogie de position , séparés qu'ils sont l'un et l'autre de la grande famille des officiers militaires ; c'est l'agent comptable. On commence par se rechercher l'un l'autre , et l'on finit presque toujours par s'attacher. Ces liens sont d'autant plus doux que par le fait de l'indépendance mutuelle les occasions de trouble sont moins fréquentes. Nous engageons les médecins à rechercher cette société ; nous le faisons en reconnaissance de l'amitié qui nous lie à tous les administrateurs avec qui nous avons navigué.